



Une histoire d'Angleterre

Des origines légendaires à la reine Victoria

Par H. E. Marshall

L'écriture de cette histoire d'Angleterre a été réalisée principalement grâce à la traduction du livre *Our Island History* de H. E. Marshall. Des adaptations et compléments ont été ajoutés par Maeva Dauplay.

© Maeva Dauplay – Tous droits réservés

Une histoire d'Angleterre

Des origines légendaires à la reine Victoria

Par H. E. Marshall

TRADUCTION ET ADAPTATION

PAR MAEVA DAUPLAY



I. Albion et Brutus

Il était une fois un géant appelé Neptune. Tout petit encore, Neptune aimait la mer. Toute la journée, il y jouait, nageant, plongeant et riant gaiement lorsque les vagues venaient déferler sur lui.

En grandissant, il apprit à si bien connaître et à aimer la mer que la mer et les vagues se prirent elles aussi d'affection pour lui et le reconnurent comme leur roi. Enfin, les hommes en vinrent à dire qu'il était non seulement le roi des vagues, mais aussi le dieu de la mer.

Neptune avait une très belle femme qui s'appelait Amphitrite. Il avait aussi beaucoup de fils. Lorsque chacun de ses fils était en âge de régner, Neptune lui donnait une île à gouverner.

Le quatrième fils de Neptune s'appelait Albion. Lorsque vint son tour de recevoir un royaume, un grand conseil fut réuni pour choisir une île qui lui conviendrait.

Or, Neptune et Amphitrite aimaient Albion plus que tous leurs autres enfants. Il fut donc très difficile de choisir l'île qui serait la sienne.

Des sirènes et des hommes-poissons, comme on appelle les merveilleux habitants de la mer, arrivèrent de toutes les régions du monde pour annoncer la nouvelle de l'existence de belles îles. Mais, après les avoir entendus, Neptune et Amphitrite secouaient la tête et disaient :

— Non, ce n'est pas assez beau pour Albion.

Enfin, une petite sirène nagea jusqu'à la grotte de corail rose et blanc où se tenait le conseil. Elle était plus belle que toutes les sirènes qui s'étaient encore présentées devant

l'assemblée. Ses yeux étaient rieurs et francs, et bleus comme le ciel et la mer. Ses cheveux étaient jaunes comme l'or fin, et une jolie couleur rose apparaissait et disparaissait sur ses joues. Lorsqu'elle parlait, sa voix était aussi claire que l'eau de roche et aussi douce que le murmure des vagues lorsqu'elles ondulent sur le rivage.

— Ô père Neptune, dit-elle, laissez Albion venir sur mon île. C'est une belle petite île. Elle repose comme un joyau dans les eaux les plus bleues. Les arbres et l'herbe y sont verts, les falaises sont blanches et les sables sont dorés. Le soleil y brille et les oiseaux y chantent. C'est une terre de beauté. Il y a des montagnes et des vallées, de larges lacs et des rivières aux eaux rapides. Tout y est. Qu'Albion vienne sur mon île.

— Où est cette île ? demandèrent en même temps Neptune et Amphitrite.

Ils pensèrent qu'elle devait être vraiment magnifique si elle était seulement à moitié aussi belle que le disait la petite sirène.

— Oh, venez, je vais vous la montrer, répondit-elle.

Puis elle s'éloigna à la nage, en toute hâte, pour leur montrer sa belle île, suivie de Neptune, d'Amphitrite et de toutes les sirènes et de tous les hommes-poissons.

C'était un spectacle merveilleux que de les voir nager. Leurs bras blancs brillaient au soleil et leurs cheveux dorés flottaient sur l'eau comme de fines algues. Jamais auparavant autant d'habitants de la mer ne s'étaient trouvés rassemblés au même endroit, et le bruit de leurs queues battant l'eau fit sortir tous les petits poissons et les grands monstres marins, avides de savoir ce qui se passait.

Ils nagèrent encore et encore, jusqu'à parvenir à la petite île verte aux falaises blanches et aux sables jaunes.

Dès que l'île apparut à l'horizon, Neptune s'éleva sur une grande vague. Lorsqu'il vit la petite île étendue devant lui, semblable à un magnifique joyau dans l'eau bleue, exactement comme l'avait dit la sirène, il s'écria de joie :

— C'est l'île de mon bien-aimé ! Albion la gouvernera, et elle s'appellera Albion.

Albion prit donc possession de la petite île, qui s'appelait jusqu'alors Samothée, et il changea son nom en Albion, comme Neptune l'avait ordonné.

Pendant sept ans, Albion régna sur sa petite île. Au terme de cette période, il fut tué dans un combat contre le héros Hercule. Ce fut un grand chagrin pour Neptune et Amphitrite. Mais, en raison de l'amour qu'ils portaient à leur fils Albion, ils continuèrent d'aimer et de veiller sur la petite île verte qui portait son nom.

*

Pendant de nombreuses années après la mort d'Albion, la petite île resta sans souverain. Enfin, un jour, un prince appelé Brutus arriva par la mer depuis la lointaine ville de Troie. Voyant la belle île aux falaises blanches et aux sables dorés, il débarqua avec tous ses puissants guerriers.

À cette époque, le pays était peuplé de nombreux géants. Mais Brutus les combattit et les vainquit. Il se fit roi, non seulement d'Albion, mais aussi de toutes les îles qui l'entouraient. Il les appela le royaume de Bretagne, ou Britannia, d'après son propre nom, Brutus, et il appela Albion la Grande-Bretagne, parce que c'était la plus grande des îles.

Bien que la petite île ne portât désormais plus le nom d'Albion, Neptune continuait de l'aimer. Lorsqu'il devint vieux et n'eut plus la force de régner, il donna son sceptre aux îles appelées Britannia, et pendant longtemps :

« Britannia régna sur les flots. »

Cette histoire remonte à plusieurs milliers d'années. Certains pensent qu'il ne s'agit que d'un conte de fées. Mais, quoi qu'il en soit, la jolie île est encore parfois appelée Albion, bien qu'on l'appelle presque toujours la Grande-Bretagne.

Dans ce livre, vous trouverez l'histoire des habitants de la Grande-Bretagne. Cette histoire raconte comment ses habitants devinrent un

grand peuple, jusqu'à ce que la petite île verte, posée au milieu d'une mer solitaire, ne soit plus assez grande pour les contenir tous. Alors, ils naviguèrent sur les eaux bleues aux quatre coins du monde et plantèrent leur drapeau dans d'autres pays, formant ainsi l'Empire britannique.

Cet empire n'existe plus aujourd'hui, mais la Grande-Bretagne régna autrefois sur des territoires beaucoup, beaucoup plus vastes que la petite île elle-même. Et les hommes qui vivaient dans ces contrées regardaient toujours avec amour vers la petite île d'où eux-mêmes, ou leurs parents, étaient venus, et l'appelaient leur « home, sweet home¹ ».

II. L'arrivée des Romains

Des centaines d'années s'écoulèrent après que Brutus eut conquis Albion et changé son nom en Bretagne. Pendant cette longue période, de nombreux rois et reines régnèrent sur l'île. Le grand poète anglais Shakespeare écrit l'histoire de l'un de ces rois, qui s'appelait le roi Lear. Vous devriez lire son histoire un jour.

Parmi ces anciens rois bretons, il y eut beaucoup de souverains bons et sages. Mais il serait trop long de raconter leur histoire, alors nous devons avancer jusqu'à l'époque où un autre grand guerrier entendit parler de la petite île solitaire et vint pour la conquérir.

Ce grand guerrier s'appelait Jules César. C'était un Romain. À cette époque, les Romains étaient un peuple très puissant. Ils se considéraient comme les maîtres du monde.

Il est vrai qu'ils étaient très habiles. Ils avaient appris à se battre, à fabriquer des épées et des armures et à construire des forteresses

¹ « Foyer, doux foyer »

mieux que tous les peuples qui vivaient alors. C'est ainsi que les Romains remportaient généralement la victoire sur tous ceux qui les combattaient.

Mais c'était un peuple très avide et, dès qu'ils entendaient parler d'un nouveau pays, ils voulaient le conquérir et l'ajouter à l'Empire romain.

Jules César s'était battu en Gaule, ou en France, comme nous l'appelons aujourd'hui. Pendant son séjour, il entendit parler d'une petite île aux falaises blanches dominant la mer. On lui raconta que ses habitants étaient très grands, courageux et féroces. Il apprit également que le pays était riche en étain, en or et en autres métaux précieux, et que les côtes étaient parsemées de perles. Il décida donc de conquérir ce pays et de l'ajouter à l'Empire romain.

César rassembla environ quatre-vingts navires, douze mille hommes et un grand nombre de chevaux. Il pensait que cela suffirait pour conquérir les hommes sauvages de Grande-Bretagne.

Un beau jour, il quitta la France et arriva bientôt en vue de l'île. Les Bretons avaient entendu parler de son arrivée et s'étaient rassemblés pour l'accueillir. En approchant, César vit avec surprise que tout le rivage était couvert d'hommes prêts à combattre. Il vit aussi que l'endroit qu'il avait choisi pour débarquer ne convenait pas, car de hautes falaises escarpées permettaient aux Bretons de se tenir en hauteur et de lancer leurs fléchettes sur les soldats romains.

Il fit donc faire demi-tour à ses navires et longea la côte à la recherche d'un rivage plat.

Les navires romains s'appelaient des galères. Ils étaient équipés de voiles, mais aussi de rames. Les rameurs étaient assis en longues files de chaque côté de la galère. Parfois, il y avait deux ou trois rangées de rameurs, assis les uns derrière les autres.

Ces rameurs étaient généralement des esclaves et travaillaient enchaînés. Il s'agissait souvent de prisonniers de guerre ou d'hommes qui avaient commis quelque méfait et étaient punis en étant obligés de ramer sur ces galères.

C'était une vie épouvantable. Le travail était très dur et, en cas de tempête, si le navire faisait naufrage, ce qui arrivait souvent, les pauvres galériens étaient presque certains de se noyer, car leurs lourdes chaînes les empêchaient de nager.

Tandis que les galères romaines longeaient la côte, les guerriers bretons, avec leurs chevaux et leurs chars de guerre, les suivaient sur la terre ferme.

Les chars de guerre des Bretons étaient vraiment terribles. Ils ressemblaient à de légers chariots et transportaient plusieurs hommes : l'un conduisait les chevaux et les autres combattaient. De chaque côté, au centre des roues, des lames dépassaient. Lorsque les roues tournaient, ces lames abattaient, tuaient ou blessaient tous ceux qui se trouvaient à leur portée.

Les Bretons avaient si bien entraîné leurs chevaux qu'ils pouvaient les lancer au galop dans la bataille ou les arrêter net en un instant. C'était un spectacle effrayant que de voir ces chars de guerre foncer sur l'ennemi.

*

Après avoir navigué quelques kilomètres le long de la côte, César trouva un endroit favorable pour débarquer et fit arrêter ses navires près du rivage. Mais les grandes galères étaient trop imposantes pour s'approcher de la terre et durent rester en eau profonde.

César ordonna alors à ses soldats de se jeter à l'eau. Mais ceux-ci hésitèrent, car les Bretons s'étaient précipités dans les flots à leur rencontre, et les Romains n'aimaient guère l'idée de combattre dans l'eau.

Si les Romains étaient de très bons soldats, ils n'étaient pas d'aussi bons marins qu'on aurait pu le penser. Ils n'aimaient pas l'eau comme les Bretons.

Ces féroces « barbares », comme les Romains appelaient les Bretons, poussaient leurs chevaux dans les vagues et saluaient l'ennemi par de grands cris. Ils connaissaient chaque recoin du rivage. Ils savaient exactement où l'eau était peu profonde et où elle était profonde, et ils galopèrent dans les flots sans la moindre crainte.

Soudain, un brave Romain, voyant que les soldats hésitaient, saisit leur enseigne et sauta par-dessus bord en criant :

— Compagnons, sautez à la mer, si vous ne voulez pas livrer l'aigle aux ennemis ! Pour moi, certes, j'aurai fait mon devoir envers la République et le général.

Les Romains n'avaient pas de drapeaux comme ceux que nous avons dans notre armée. Leur étendard était un aigle que l'on portait au bout d'une perche. L'aigle était en or, ou doré pour ressembler à de l'or. Là où l'aigle allait, les soldats suivaient, car il était le symbole de leur honneur. Ils se battaient pour lui et le gardaient comme leur bien le plus précieux.

Ainsi, lorsque les soldats romains virent leur enseigne au milieu de l'ennemi, ils la suivirent en toute hâte. Ils craignaient de la perdre. Les Romains étaient terriblement déshonorés s'ils revenaient de la bataille sans leur enseigne. La mort valant mieux que le déshonneur, ils sautèrent dans l'eau pour aller à la rencontre des féroces Bretons.



Le rivage était plein d'hommes prêts à se battre.

Un combat effrayant s'ensuivit. Les Romains ne parvenaient pas à rester en ordre ni à trouver un point d'appui solide. Alourdis par leurs armures, ils s'enfonçaient dans le sable ou glissaient sur les rochers. Pendant ce temps, les Bretons les bombardaient de fléchettes et les frappaient avec acharnement de leurs haches et de leurs épées.

Les Bretons étaient très courageux, mais ils n'avaient pas appris à combattre comme les Romains. Après une lutte terrible, les Romains atteignirent la terre ferme. Sur le rivage, ils se rangèrent en ordre serré et chargèrent les Bretons.

Ceux-ci, à leur tour, chargèrent les Romains avec leurs chars de guerre. Les chevaux se déchaînaient, hennissant et ruant, foulant aux pieds ceux qui n'étaient pas fauchés par les lames des roues. Tout en galopant, les combattants jetaient des javelots et des flèches sur l'ennemi.

Au plus fort de la mêlée, les chevaux s'immobilisèrent soudain. Les soldats jaillirent alors de leurs chars et se battirent féroce­ment pendant quelques minutes avec leurs haches de guerre, tuant tous ceux qui se trouvaient à leur portée. Puis ils sautèrent à nouveau dans les chars, les chevaux repartirent au galop et traversèrent sauvagement les rangs ennemis, laissant derrière eux une traînée de morts partout où ils passaient.

Malgré toute leur bravoure, les Bretons furent finalement battus et s'enfuirent. C'est ainsi que César débarqua pour la première fois sur les côtes de Bretagne. Mais tant de ses soldats avaient été tués ou blessés qu'il fut heureux de faire la paix avec ces braves insulaires.

Il reprit la mer avec les navires qui n'avaient pas été détruits. En effet, quelques jours après son débarquement, de violentes tempêtes s'étaient levées et avaient détruit nombre de ses navires.

César ne tira pas beaucoup de gloire de cette expédition. Lorsqu'il repartit, il sembla plutôt fuir devant un ennemi que quitter une terre qu'il avait conquise.

– Fin de l'extrait.